Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 31

Artikel: Un remède à toutes les maladies
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185869

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dix-huitième année. N° 31 Samedi 31 Juillet 1880.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedi.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : 6 fr. 60.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 31 juillet 1880.

A l'occasion de l'exécution toute récente des décrets du 29 mars, ordonnant la fermeture des établissements dirigés par les Jésuites en France, il est assez curieux, maintenant que le calme s'est fait sur les événements qui agitèrent la Suisse en 1847, de rappeler ce qui se passait à Fribourg lors de la prise de possession momentanée du pensionnat, du collége et des couvents de Jésuites par les troupes fédérales, après leur entrée dans cette ville, le 14 novembre.

Voici le tableau assez pittoresque que fit alors de cet épisode un commissaire fédéral envoyé sur les lieux :

« Les vastes et luxueux bâtiments des Jésuites, qui dominent orgueilleusement la vieille cité des Zæhringen, frappaient tous les yeux ; 3000 confédérés y entrèrent, et chacun chercha à s'y faire un gîte comme il put. Tout y était dans le plus complet abandon ; aveuglés jusqu'au dernier moment par une confiance incompréhensible, les Jésuites et les 25 élèves qui leur restaient n'avaient pris la fuite que quelques heures auparavant, laissant un riche et innombrable mobilier à la garde de quelques domestiques, espèce de crétins qui regardaient d'un air hébété, sans pouvoir répondre aux questions qui leur étaient adressées de toutes parts. Quel intéressant voyage de découvertes auraient pu faire quelques amateurs à travers ces mille appartements délaissés avec tout ce qu'ils renfermaient : manuscrits, correspondances, diplômes, livres dans les bibliothèques, livres dans les chambres particulières, livres scellés dans les buffets, tableaux, images, emblèmes, costumes, habillements, linge, comestibles, instruments d'épreuve de noviciat, règlements, instructions secrètes, méthodes artificielles d'enseignement et enfin ces mille riens de la vie intime qui révèlent l'homme ! Et quelle vie ? Celle des enfants de Loyola. Pour la première fois, peut-être, on pouvait prendre le Jésuite sur le fait.

» Voici d'abord un bataillon qui pénètre dans un bâtiment long et à un seul étage. C'est le théâtre, sur le sol duquel est étendue une litière qui pue le landsturm ; une horde de ces sauvages y a effectivement passé la nuit. Le bataillon en sort précipitamment et monte dans les combles, qui forment deux salles d'études spacieuses pour le dessin et la musique : cahiers, portefeuilles, modèles, instruments, tout est à sa place, et dans un cabinet le vestiaire et les costumes du théâtre ; mais à manger, rien. Pendant que les officiers vont à la recherche des vivres, les soldats s'amusent ; l'un prend un violon, un autre une clarinette, celui-ci va au piano, celui-là s'empare du trombonne ou du cornet à piston ; bientôt c'est un charivari infernal, et pendant ce vacarme, des acteurs improvisés s'habillent en marquis, en comtesse, en vestale, en empereur romain. Malheureusement, il y avait là comme partout quelques vêtements de prêtres, qui eurent le même sort que ceux de Chalcas et d'Iphigénie. Mais, à la fin, les costumes furent mis en lambeaux, les violons brisés, les flûtes écrasées, et une quinzaine de pianos furent touchés par des mains si vigoureuses, qu'il sera difficile de les accorder jamais. Ce dénouement était inévitable ; mais on n'a pas manqué de l'appeler du vandalisme.

» Au pensionnat, au collége, au couvent, vastes bâtiments distincts, mais administrés tous et abandonnés par les Jésuites, la confusion n'était pas moins grande.... »

Un remède à toutes les maladies.

Suivant M. Henri de Parville, la santé du genre humain dépend en grande partie de la manière de respirer, et nous respirons presque tous, paraît-il, en dépit du sens commun. On peut diviser l'humanité blanche en deux groupes distincts, dit le spirituel chroniqueur des *Débats* : les gens à visage coloré et les personnes à figure pâle. Le premier groupe respire généralement d'une manière convenable. Les personnes à visage coloré ont le sang riche ; elles font des inspirations suffisantes et sont douées d'une santé florissante. Les personnes à visage pâle respirent presque toutes très mal. La respiration introduit dans le sang l'oxygène nécessaire à la combustion des matériaux ingérés. Pas d'air, pas de combustion. Conséquences : insuffisance des réactions physiologiques, modification nuisible du sang, fonctions organiques péni-

bles, débilité, malaise, troubles nerveux, etc. Les visages pâles s'en vont trouver le médecin et le pharmacien. Résultat de la consultation : absorbez des toniques, biftecks, côtelettes, viande saignante, régime au quinquina, au fer, à la noix vomique, à l'arséniate de strychnine, etc. On s'y met, et, à moins d'être doué d'une grande imagination, on ne se trouve guère mieux au bout du compte. Les visages pâles restent pâles. Est-ce qu'un poêle bourré du combustible le meilleur fonctionne si l'air manque? Quelle que soit la qualité de l'alimentation, pas d'air, pas de combustion interne et pas de guérison.

Le médecin le plus éminent ne rendra des forces à un malade s'il ne l'oblige à absorber de l'air en abondance... Généralement on tourne dans un cercle vicieux. Les visages pâles sont faibles ; le sang circule mal dans l'organisme encombré de détritus inutiles et nuisibles qui devraient être brûlés sur place. Les combustions sont incomplètes. Or c'est la combustion qui produit la force. Les forces manquent, les inspirations du poumon sont faibles et manquent d'amplitude ; la quantité d'air introduite est réduite au minimum. Le sang s'appauvrit en s'encombrant de détritus de toutes sortes ; il s'altère et l'économie est atteinte. Vous aurez beau augmenter la dose des toniques, vous perdrez votre temps ; ils ne sont pas assimilés faute de combustion, faute d'air.

Apprenez donc à respirer. Le poumon est un grand soufflet qui injecte l'air dans le sang. Ses parois sont très élastiques ; il ne travaille pas au maximum si on ne l'oblige pas à travailler ; il ne fait que s'entr'ouvrir, alors qu'il devrait s'ouvrir en grand. De là le mal. On croit respirer quand on ne fait que semblant de respirer.

Les personnes qui le veulent, qui exercent l'élasticité de leurs poumons, peuvent respirer deux fois plus d'air que celles qui respirent par routine.

Le poumon est d'autant mieux traversé par le sang que l'inspiration le développe davantage et ouvre son système vasculaire. Or l'habitude d'un exercice musculaire gymnastique, course par exemple, a pour effet d'adapter graduellement la fonction respiratoire à la circulation plus rapide qui doit traverser le poumon. Le soufflet va moins vite, mais s'ouvre beaucoup plus. Des expériences très concluantes ont été faites sur cinq jeunes gens soumis à ces exercices salutaires. Au bout de cinq mois, le nombre des inspirations s'est réduit de 20 à 12 par minute. Ces jeunes gens respiraient au moins deux fois plus d'air qu'auparavant. Inutile d'insister sur l'excellence de leur santé.

De l'air pur, et des inspirations larges et profondes, voilà ce qu'il faut avant tout aux visages pâles ! »

Malgré tout ce qu'il y a de vrai dans les réflexions qui précèdent, il ne serait cependant pas bon que les maîtres d'hôtels et de pensions les prissent trop à la lettre ; car nous serions exposés à les entendre dire à leurs hôtes, à l'heure de midi : « Mesdames et Messieurs, aujourd'hui nous ne mettrons pas le couvert, la terrasse est à votre disposition; allez vous y promener et respirez abondamment le grand air. »

Si de tels procédés devaient prévaloir, il vaudrait mieux encore revenir au bifteck et négliger un peu l'oxigène.

La carte du diable.

Il était minuit. Fernand de Roquefeuil avait réuni dans un des cabarets du boulevard six de ses intimes, tous jeunes gens du monde comme lui. Pour se conformer à un vieil usage de Paris, il voulait enterrer le plus gaiement qu'il serait possible sa vie de garçon. En effet, il se mariait sous trois jours, à Saint-Philippe-du-Roule. On lui faisait épouser Mme de Luçay, une jeune veuve, fort courtisée. Au madère, ses amis le félicitaient vivement de ce triomphe ; au premier service, ils vantaient tout haut son bonheur ; au dessert, plusieurs commençaient déjà à l'envier.

— Allons, Fernand, lui disaient ses convives, il faut en convenir, tu es venu au monde en y apportant un des meilleurs billets à la loterie du sort.

— Entre nous, je n'ai pas trop à me plaindre, répondit Roquefeuil.

— Au moment où il achevait cette réplique, on venait de faire sauter le bouchon de la première bouteille d'Aï. Le philtre de la Champagne moussait dans les coupes de cristal. Aussi les sept jeunes gens, tout entiers au plaisir de vivre, prêtaient à peine l'oreille aux derniers bruits que fait Paris, quand la nuit finit et qu'il va se coucher. Mais à ce même instant un des garçons du restaurant remit à Fernand une carte cornée.

— Une visite à cette heure et en cet endroit! s'écria le viveur en rejetant la carte d'un air de dédain. Allons donc ! Que ce monsieur se présente demain chez moi, rue Louis-le-Grand. Si j'y suis, je le recevrai.

— Mais, cher ami, objecta judicieusement un des convives, tu n'as pas même pris la peine de regarder le nom qu'on envoie.

— Tiens, c'est vrai, ce que tu dis là, Jules, riposta Fernand. Voyons donc quel peut être cet indiscret ?

Braquant alors son lorgnon sur son nez, il chercha à lire ce qu'il y avait d'écrit sur la lettre et ne put en venir à bout.

— On voit bien qu'il y a un nom tracé, dit-il, mais c'est un coup de griffe que je ne puis déchiffrer. Serez-vous plus heureux ou plus habiles, vous autres ? ajouta-t-il en tendant le carton tour à tour aux six amis assis autour de la table.

Tous les six répondirent à tour de rôle qu'ils ne savaient pas lire cette écriture-là.

Il y avait dans cette circonstance nouvelle de quoi intriguer un esprit tel que celui de Fernand. Tout à l'heure il avait eu la pensée de congédier l'inconnu ; à présent, il désirait savoir quel était ce personnage.

— Faites-le entrer, dit-il au garçon.

Au bout d'un instant, les sept amis virent s'avancer, le chapeau à la main, un jeune homme de taille moyenne, qui saluait avec une aisance pleine de grâce et de bon ton. Mis à la dernière mode, cravaté avec soin, ganté de blanc, il portait, lui aussi, un lorgnon en sautoir. La figure, assez noble, était peut-être trop imberbe pour celle d'un jeune homme, mais il s'y lisait un air de résolution qui faisait qu'on passait sur l'absence de la barbe et des moustaches.

— Monsieur, lui dit Fernand, vous avez pris la précaution de me faire passer votre carte. Je devrais donc savoir votre nom, mais je vous avouerai que je n'ai pu parvenir à le déchiffrer, même en l'épelant.

— Eh bien, j'aurai l'honneur de vous l'apprendre moi-même dans un instant, monsieur, répondit le nouveau venu.

— Mais, en attendant, dites-moi, je vous prie, en quelle qualité vous demandez à me parler, monsieur ?

— En qualité de créancier. Voulez-vous que nous nous mettions à l'écart pendant une minute?